

M. Jacmart a adressé la lettre suivante au président de la Fédération des Indépendants :

« Monsieur, il est bien entendu qu'en acceptant la candidature qui m'a été offerte par les Nationaux Indépendants, j'adhère de la manière la plus absolue à leur programme politique.

« Agrérez, etc.

(Signé) JACMART. »

Voici maintenant la lettre que l'honorable général a adressée à M. le président de l'Association conservatrice :

« Monsieur, j'accepte l'appui que prête l'Association conservatrice à la candidature qui m'a été offerte en dehors d'elle.

« Mes opinions sont connues.

« Je suis un homme d'ordre, partisan convaincu de la Constitution, de toutes les libertés qu'elle consacre.

« Si je suis élu, je défendrai au parlement les traditions de 1830, le respect dû aux droits de tous, tous les progrès sages et réfléchis, et je me rallie, à ce point de vue, aux idées que défendent à la Chambre les députés actuels de l'arrondissement de Bruxelles.

« Agrérez, etc.

(Signé) JACMART. »

Il est donc bien entendu que c'est la Fédération des Indépendants qui a offert une candidature à M. le général Jacmart, qui l'a acceptée en adhérant au programme des Indépendants.

LA SEMAINE A BRUXELLES.

9.5.1886

SOMMAIRE : Fin de carnaval. — Nouvelle direction de la Monnaie. — Parc et Waux-Hall. — L'art à la Chambre.

Nous avons eu dimanche dernier une dernière sortie de carnaval; Pierrot a voulu écrire encore un mot, ajouter un post-scriptum avant de casser sa plume et de s'en aller dans le corbillard de 1886 au pays des chandelles mortes, escorté par les croquemorts dansants de Willette.

En son honneur, on avait organisé une

se faisant des politesses. Dans un coin, en voyant cela, un monsieur faisait une figure géométrique; il avait l'air fort dégoûté; on nous a affirmé que ce monsieur s'appelait l'Art.

Ne quittons pas la Monnaie sans saluer les nouveaux directeurs pour la campagne prochaine : MM. Dupont et Lapissida. Le monde artiste a accueilli avec une faveur marquée la nouvelle de leur nomination. M. Lapissida est un homme d'affaires excellent, un administrateur habile, et quant à M. Joseph Dupont il y a longtemps qu'il est réputé pour sa maîtrise à diriger son orchestre, non moins que pour son goût artistique et sa sympathie aux courants nouveaux. Il a dirigé excellemment les concerts populaires, nous initiant à Wagner, aux musiques russes, faisant la part aussi aux compositeurs nationaux, dont quelques-uns, comme Raway et Servais, nous ont été révélés par lui. C'est dire que nous attendons beaucoup de sa direction, surtout beaucoup de choses nouvelles. Il est temps de rompre avec tout l'ancien répertoire, qui ne produit plus que de l'agacement dans les jeunes générations. Les grands opéras comme la Juive et Robert le Diable sont usés irrémédiablement, autant que la Dame blanche et autres guitares. Ces pièces n'amuse plus que quelques « calamiteux macrobites, » qui les aiment encore comme de vieux meubles dans les tiroirs desquels dormiraient des lettres d'amours très naïves. Ceux-ci montreront bien un peu les dents... de leurs râteliers, mais les jeunes seront là et battront des mains si les nouveaux directeurs savent organiser un répertoire tout neuf et vraiment artistique. Du reste, c'est un tort de se méfier toujours du public et de le croire inaccessible : ainsi, j'ai vu, il y a quelques années, dans une ville de province, une troupe allemande fonctionner pendant tout un hiver avec un succès prodigieux; les salles étaient comblées; et savez-vous ce qu'on jouait? Des choses qui passent pour arides, voire ennuyeuses : *Fidelio*, de Beethoven, *Le Vaisseau Fantôme*; puis, en outre, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Don Juan*, de Mozart, *Loreley*, de Mendelssohn. — Quelle saison magnifique on aurait ici avec un pareil pro-

grès de tentes de cramoisi, et dans en mousseline transparente comme un pavillon de verre; puis encore des parasols de riches dentelles avec des bordures et des volants qui retombent en franges lourdes, avec une solennité de dais sous lequel les femmes portent leur tête comme un saint Sacrement. Et aussi les petits en-cas vert sale, bleu déteint, pompadour fané, ou noir jauni comme des bas de curé, les en-cas ou vieilles, très petits, à l'ancienne mode, au manche nu et maigre comme les doigts osseux qui les tiennent.

Quelle physiologie à écrire, la physiologie des ombrelles! Comme elles en racontent sur les visages qu'elles abritent.

Quels documents humains sur l'histoire de notre époque, et comme, pour la bien connaître, il faut avoir souvent consulté cette « bibliothèque de rubans »!

C'est chose aisée à faire l'après-midi au Parc, pendant les concerts de 3 heures.

... ces concerts, riches de cuivre
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Ceux qui se sentent revivre et se retrouvent quelque héroïsme, ce sont, j'imagine, les bons vieux arbres du Parc, les anciens combattants de 1830. Ils sont encore verts, les bons vieux arbres, et semblent tout heureux dans le soleil et la musique. J'en ai vu cependant quelques-uns l'air renfrogné, comme ayant une peine qu'ils ne voulaient pas dire. C'est qu'on les a oubliés, les bons combattants de la Révolution; on est ingrat pour les vieux patriotes. Pourquoi ne pas leur donner un bout de ruban, la médaille commémorative; pourquoi ne pas leur attacher la Croix de Fer. C'est bien fait pour un arbre, j'imagine; surtout que beaucoup sont des blessés de septembre qui souffrent encore de leurs blessures, par les temps humides. Ils sont vexés, d'autant plus que tous ceux qui leur marchent sur les pieds sont décorés, eux! Tout le monde est décoré maintenant en Belgique, et c'est pour cela qu'un arbre du Parc jaloux — car il paraît que c'est lui — a soufflé à un chroniqueur parisien cette jolie anecdote : Un homme est

socialiste qu'ils remplissent son importance et sa dignité. Ils ont le droit de s'irriter quand on les représente comme des producteurs de choses inutiles et de pure fantaisie. Ils ont le sentiment de rendre au pays un service signalé en lui donnant, dans tous les domaines de son industrie, une place plus élevée, et ils y parviennent en favorisant chez tous leurs compatriotes cette éclosion du goût et cette aspiration vers le beau qui fait que dans les plus petites choses un peuple se met au-dessus des autres.

« Il ne faut donc pas dire : l'art c'est du superflu, il faut dire : l'art c'est de l'utilité, l'art c'est de l'argent, et de même que les Anglais disent *time is money*, moi, en Belge et en Flamand, je dirai : *kunst is geld* ! »

Il est vrai qu'immédiatement après ce langage élevé, qui vaudra à M. Stengenoer l'assentiment de tous les cours artistiques d'autres sont venus lourdement le traverser les choses d'art mises en discussion, comme des ânes dans un champ de roses. Il y a entr'autres ce bon M. Lippens, cette tête de chef de bureau, parlant un peu le français comme un dictionnaire au dictionnaire, qui a trouvé bien inutile qu'on exécutât en bronze ou en marbre les œuvres des statuaires.

Il propose au gouvernement de changer tout cela. Il a découvert, lui, une usine française, le Val d'Osne, qui exécute en fonte les sculptures des plus grands maîtres, comme par exemple de M. Van Biesbrouck, de Gand, le protégé de M. Lippens.

L'art! qu'est-ce que cela fait. C'est trop cher, du bronze ou du marbre. La fonte vaut mieux, ou, si on veut, une pierre quelconque. C'est peu durable, mais qu'importe! On n'est plus naïf au point de croire qu'on achète une œuvre pour lui assurer la durée. C'est pour faire plaisir à une « créature, » comme dirait en Belge, M. Lippens.

C'est exquis, n'est-ce pas, d'entendre très gravement émettre de pareilles théories, et quant à nous, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce qu'on se serve des pierres les moins durables, — à condition que ce soit pour la statue de M. Lippens.

REMO.

quissé un projet de musée populaire à la même date, et si dans quinze jours le capital et le travail n'entrent pas dans une lune de miel, si les grèves, la misère et la faim ne disparaissent pas de la surface de la terre, et si le 13 juin ne devient pas du coup sans objet, c'est que le corps électoral de l'arrondissement de Bruxelles aura commis la sottise de manquer de confiance dans la méthode anglo-saxonne.

LE CANDIDAT

DES

NATIONAUX INDÉPENDANTS.

La Gazette prétend que M. le général Jacmart est le candidat de l'Association conservatrice et qu'il a été proposé par M. A. Nothomb. Afin d'établir nettement la situation, nous publions la lettre adressée par M. Jacmart au président de la Fédération des Indépendants et celle qu'il a écrite au président de l'Association conservatrice.

« A Monsieur le président de la Fédération des Nationaux Indépendants de l'arrondissement de Bruxelles.

« Monsieur, j'accepte la candidature que vous avez bien voulu m'offrir pour l'élection du 11 courant.

« Les principes d'ordre et de conservation qui sont les miens me le permettent, et je le fais d'autant plus volontiers que les idées que, le cas échéant, je défendrais à la Chambre sont celles qui sont contenues dans le programme qui a conduit au parlement messieurs les députés actuels de l'arrondissement.

« Agréez, etc.

(Signé) JACMART. »

M. Jacmart a adressé la lettre suivante au président de la Fédération des Indépendants:

« Monsieur, il est bien entendu qu'en

cavalcade, toujours la même, qui revient périodiquement, par les coulisses des années, comme le cortège de la Juive. Et le soir, il y a eu grand bal au Palais de la Bourse, un bal fort tapageur et fort amusant, ma foi ! ou l'on a vu s'improviser des parties de saut de mouton par des gens très correctement mis. On nous a affirmé que c'étaient des critiques, qui s'exerçaient ainsi à traiter tout le monde par dessous la jambe. Heureusement qu'il y avait en compensation beaucoup de femmes charmantes auxquelles il y a lieu cependant de faire un reproche : pourquoi ont-elles abandonné le loup noir qui les rendait toutes si jolies, toutes sans exception, ce qui a fait dire par un peintre : c'est le nez qui décide de la figure ; c'est lui qui rend beau ou laid, puisque avec un loup, laissant voir les yeux et la bouche, toutes les femmes paraissent adorables. Sachant cela, je ne doute pas qu'elles le reprendront, le joli loup noir, qui ouvrait sur leurs joues ses ailes de velours, — en renonçant aux méchants voiles de guipure et de dentelle à travers lesquels elles nous apparaissent comme derrière un grillage de confessionnal.

Quelques jours auparavant, c'est au théâtre de la Monnaie qu'on aurait cru le carnaval revenu ; car on a pu voir, paraît-il, aux fauteuils et dans les loges, un tas d'hommes fort graves avec des rubans, des bouts d'étoffes multicolores, des insignes bizarres, des couronnes de plumes, des anneaux dans le nez, et des tabliers, — ce masque du ventre. Ils se donnaient simplement le plaisir annuel de se déguiser en franc-maçon pour la représentation gala des Loges du grand Sud-Ouest de Belgique. Les bons compères, qui peuvent ainsi jouer du grand cordon sans l'intervention des souverains étrangers, et porter des sous-ventrières avec ostentation ! Il paraît même que des maîtres étaient présents et qu'on leur a offert des triangles de fleurs. C'était touchant : le triangle de la musique et le triangle du grand architecte se faisant des politesses. Dans un coin, en voyant cela, un monsieur faisait une figure géométrique ; il avait l'air fort dégoûté ; on

gramme, en y ajoutant une ou deux œuvres belges, car nous nous proposons, à cet égard, d'insister vivement : il faut que nos compositeurs nationaux puissent être joués, surtout qu'il en est de remarquables, comme M. Franz Servais dont l'Apollonide, espérons-le, sera représenté le prochain hiver. Le fragment exécuté aux concerts populaires a obtenu un vif succès, et au mérite de cette inspiration large et de cette orchestration savante se joint l'intérêt d'un poème supérieur écrit par Leconte de Lisle, le grand poète de Cain. Je n'ose pas dire que c'est un « livret » superbe, car je risquerais d'attirer sur moi toutes les foudres du poète, — orgueilleux comme l'Himalaya, a dit de lui Banville.

Quoiqu'il en soit, il ne veut à aucun prix qu'on le puisse soupçonner d'avoir écrit ses vers pour être mis en musique, si bien qu'il nous adressa un jour tout exprès, en grande colère, une protestation ainsi conçue : « Monsieur, j'ai point composé pour M. Franz Servais un livret d'opéra intitulé l'Apollonide, mais M. Franz Servais a composé sur une tragédie de moi un drame lyrique intitulé L'Apollonide. »

Tandis que le théâtre de la Monnaie fermait ses portes, voici que le parc et le Waux-Hall ont rouvert les leurs. Le nommé Printemps, un vieil auteur, que seul le merle se permet de resiffler chaque année, a recommencé sa féerie dans le décor vert des grands jardins publics. Les statues jouent des pantomimes avec des gestes frileux de plâtre et des cortèges de femmes processionnent, comme des guerrières, avec le bouclier de leurs ombrelles.

Oh ! les jolies ombrelles ! comme on en voit, ce printemps-ci, des nuances les plus fondantes comme dans les tons les plus crus : rouge, couleur de sang ; bleu vif comme des bleuets tissés ; jaunes d'ambre, ou pâles dans des teintes de crème fouettée ; d'autres en mousseline transparente comme un pavillon de verre ; puis encore des parasols de riches dentelles avec des bordures

ivres dans un café ; il bouscule les tables, brise les verres et les glaces. Le commissaire accourt, lui met la main au collet :

— Qu'est-ce que vous faites ? D'où venez-vous ?

— Je suis Belge.

— Ce n'est pas vrai. Vous n'êtes pas décoré !

Pendant les irascibles arbres du Waux-Hall se trouvent un peu consolés le soir, depuis mercredi dernier, grâce aux musiques du Waux-Hall.

C'est délicieusement aménagé, ce coin de verdure, avec des corbeilles de géraniums et des globes de gaz qui donnent au feuillage des pâleurs artificielles et les rideaux métalliques. La température est encore un peu aigre ; il y a des filets de vinaigre dans le vent, mais bientôt viendront les tièdes soirs du plein été, et alors les impressions sont exquisées à ces concerts où l'on réalise par instants cette sensation d'art et de beauté d'âme indiquée par Shelley, le grand poète anglais : des moments où les femmes, la musique et le clair de lune ne font qu'un !

*

**

Le soleil revenu fait une concurrence insoutenable à la Chambre des représentants dont les fort-ténors achèvent leurs rôles devant le vide des banquettes. Cette semaine, il y a eu pourtant un bon discours, et chose plus étonnante encore ce bon discours a roulé sur l'art et les artistes. C'est à ne plus en croire ses oreilles.

C'est donc fini de jouer toujours au volant avec des lieux communs et M. Slingeneyer a pu, sans se faire jeter les grogs à la tête, parler fièrement de l'art et de sa supériorité et de sa nécessité nationale.

« Je ne viens pas ici demander des secours pour nos artistes malheureux. Je suis convaincu qu'ils m'en voudraient de remplir en leur nom ce rôle de mendiant. Il s'agit de bien autre chose, de rendre à la fonction sociale qu'ils remplissent son importance et sa dignité. Ils ont le droit de s'irriter quand on les représente comme des producteurs de choses inutiles et de pure fantaisie. Ils ont